

LYDIA ALGRIN & BÉATRICE BEZZINA

Au-delà de l'océan



1 • L'année de tous les changements

Lydia Algrin & Béatrice Bezzina

Au-delà de l'océan

Tome 1 : L'année de tous les changements

© Lydia Algrin & Béatrice Bezzina, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7150-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le départ d'Angélique pour les Amériques, ou la conséquence d'un mariage arrangé (Angélique, 22/04/1801)

Envoi le 29 juin 1801 de Boston-Massachusetts-USA
Réception le 11 septembre 1801 à Lacaune-Tarn-France
Lecture le 20 octobre 1801 à Lacaune-Tarn-France

Ma chère Babeth,

Me voilà embarquée depuis quatre jours sur cette frégate, malgré moi. Édouard m'a accompagnée comme tu le sais, il s'est occupé de tout, comme à son habitude. Le trajet en calèche fut long, trois interminables journées ; Bordeaux m'a semblé être au bout du monde ! C'était monotone, des champs à perte de vue, visions uniquement entrecoupées d'arrêts de temps à autre et de nuits en auberge. Je n'ai pas été de très bonne compagnie pour Édouard : je n'ai pas arrêté de pleurer, à tel point que j'en ai encore les yeux enflés et très rouges. De surcroît, depuis que je suis montée à bord, je suis malade, j'ai le mal de mer, alors que je mange peu.

Toutefois, je ne devrais pas me plaindre, il y a d'autres personnes sur le bateau, moins bien installées, qui ont tout quitté pour un meilleur avenir dans le Nouveau Monde : des familles entières avec des enfants, tous entassés au niveau inférieur du navire. Apparemment ce sont des pauvres, ils ont payé des sommes modiques pour effectuer la traversée. Moi, j'ai la chance d'être au niveau supérieur mais dans une très petite cabine. Édouard a payé et s'est assuré que je voyagerai dans de bonnes conditions, en dévoué majordome qu'il est. À vrai dire, ces privilèges m'indiffèrent, je me sens mal, physiquement et moralement, je me sens perdue.

Et pourtant, je sais qu'il faut que j'affronte cette réalité, car une nouvelle vie m'attend. Je me demande à quoi ressemble mon mari : est-il beau ? Gentil ?

Riche ? J'ai beau savoir que grand-mère et le père Fusiès connaissaient bien ses parents, que leur entreprise était, il fut un temps, plutôt prospère dans notre région, cela ne me renseigne pas sur sa personnalité, sa façon de vivre et de travailler aux Amériques. Je me pose surtout la question suivante : pourquoi a-t-il voulu se marier avec moi alors qu'il ne me connaît pas ? Il doit bien y avoir de jolies femmes à Boston qui aimeraient l'épouser, s'il est un « bon parti » comme me l'a précisé Édouard (paroles qu'il tiendrait de grand-mère). Je ne peux m'empêcher de penser que, quelle que soit sa situation dans ce nouveau pays, il a tout de même reçu ma dot après notre mariage par procuration, dot très conséquente, comme nous le savons toi et moi. J'espère qu'il en fera bon usage. Grand-mère ne nous a jamais parlé d'héritage, sans doute pensait-elle que cela ne nous concernait pas directement.

Je me demande si tu vas bien depuis notre séparation. Tu étais si désespérée le jour de mon départ, quand je t'ai vue t'éloigner en calèche avec ton fiancé. Si je t'ai suivie à cheval, c'était pour te revoir une dernière fois, pour te parler, mais je n'en ai pas eu la force. J'espère que tu l'as compris et que tu ne m'en tiens pas rigueur. Il me semble que l'on nous a séparées pour toujours et je ne peux le supporter. Mais je sais aussi, ma chère cousine, que nous nous écrirons, nous resterons ensemble malgré l'éloignement.

Le jour où tu liras cette lettre, tu seras certainement en préparation de ton mariage et de ton départ prochain pour Lyon. Pour toi comme pour moi, c'est l'inconnu qui nous attend, si loin de notre Lacaune et de notre domaine ! Jamais je n'aurais pensé le quitter. À vrai dire, cela est assez naïf de ma part car pour grand-mère, nous trouver un époux dans les environs, qui réponde aux exigences familiales, n'aurait pas été une mince affaire ! Peut-être que si nous n'appartenions pas à la famille Du Frêne, les choses auraient été plus simples. Je sais que grand-mère a fait de son mieux, en arrangeant nos mariages mais le choix de me faire quitter la France est rude, pour me marier à un homme sans titre de surcroît ! Certes mon mari est français, certes son père est un ami de la famille de longue date et certes, il a apparemment une entreprise à Boston qui semble florissante. Mais ce ne sont pas les seules raisons qui ont poussé grand-mère à faire ce choix. Nous le savons indirectement toi et moi, depuis que grand-mère nous a confié à demi-mot le secret de famille, à savoir la trahison de nos

mères pour leur participation au mouvement révolutionnaire : aucun fils de noble famille n'aurait voulu de nous. Quand j'y pense, elle était dans un tel état quand elle en a parlé, te rappelles-tu comme elle pleurait ? Mais Grand-mère ne nous a pas tout dit. Je dois te faire un aveu, je suis retournée la voir pour avoir des explications supplémentaires, je voulais comprendre. J'ai appris des choses, j'en suis restée abasourdie, je te les raconterai dès que j'en aurai trouvé la force, car je pense que tu seras autant désappointée que moi.

Depuis notre départ, je discute de temps en temps avec quelques membres de l'équipage qui parlent français. Je sais que cela ne plait guère au capitaine, il m'a demandé de ne pas déconcentrer les hommes qui travaillent. Ils sont seulement trois à converser en français. Les autres, une vingtaine d'individus environ, parlent anglais. J'essaie de rester discrète mais je reste le plus possible sur le pont, je me sens vraiment à l'étroit dans ma cabine. Je m'assois sur les malles, notamment les miennes. Il est regrettable que les bagages soient ainsi attachés à l'extérieur, soumis à la pluie, aux vents, aux vagues. Je pensais que ceux-ci seraient à ma disposition, dans la cabine, pour me permettre de changer de tenue régulièrement.

À cause de cette situation, je porte toujours la même robe de velours vert foncé depuis mon départ, c'est insupportable. D'après ce que j'ai pu comprendre, nous sommes sur un navire de commerce anglais, une ancienne frégate de guerre paraît-il, qui livre du tabac américain en France. Au retour, des passagers pour l'Amérique sont embarqués. Je ne comprends pas pourquoi mon mari m'a réservé une place sur ce type d'embarcation vieillissante, qui ne m'inspire pas confiance. J'ai fait part de cette réflexion au capitaine. Selon ses dires, mon mari a eu de « la chance » de conclure avec lui car il n'a pas pu réserver une place sur un des bateaux français. Ces derniers ne seraient plus autorisés à rentrer au port de Boston. Il en serait de même pour les navires américains, qui ne pourraient accoster dans les ports français. Depuis deux ans, il y aurait une guerre commerciale entre le gouvernement américain et la France. Le commandant a précisé, avec un air railleur et hautain, que les Français, corrompus, auraient voulu entacher les relations commerciales anglo-américaines, ce qui se serait finalement retourné contre eux. C'est peut-être une des causes de ma présence sur ce navire, à défaut d'une autre possibilité. Mon

mari n'a sans doute pas eu la possibilité de faire autrement.

Ce voyage va être long, mais peut-être est-ce une opportunité, pour avoir le temps d'accepter au mieux ce changement de vie.

Tu me manques chère cousine, je t'embrasse,

Angie

Une traversée de l'Atlantique éprouvante : la misère embarquée (Angélique, le 02/05/1801)

Envoi le 29 juin 1801 de Boston-Massachusetts-USA
Réception le 11 septembre 1801 à Lacaune-Tarn-France
Lecture le 20 octobre 1801 à Lacaune-Tarn-France

Ma chère Babeth,

Aujourd'hui je peux enfin reprendre la plume pour t'écrire. N'ayant pas mes affaires à disposition, j'ai dû demander au capitaine une nouvelle fois, de me fournir de quoi rédiger mes lettres. C'est un homme bourru mais pas méchant, je pense qu'il a consenti à ma demande car il sait que le temps paraît très long sur ce navire, pour la plupart d'entre nous. Aussi, le fait que nous soyons occupés semble le rassurer. Je suis conviée tous les soirs à sa table, je pense que les repas ont été payés par Édouard. Il y a deux hommes qui dînent avec nous, qui occupent je crois des fonctions importantes, respectueux et polis. Mais je leur parle peu. Ils parlent anglais et je maîtrise encore mal cette langue. De plus, je ne suis pas sûre qu'ils aient envie de converser avec une femme, qui plus est, une femme de dix-huit ans...

Je réserve mes discussions pour les trois membres de l'équipage avec qui je peux échanger en français ; il y a tout d'abord Marc, un jeune homme de seize ans qui est affecté au déploiement des voiles, sa facilité à grimper aux mâts et son agilité m'impressionnent ! Malgré son jeune âge, c'est un marin expérimenté, il a débuté à douze ans. Ses parents étaient paysans en Bretagne. Ils sont morts de maladie et Marc a dû trouver du travail rapidement car il était seul. C'est ainsi qu'il a embarqué sur un navire au port de Nantes. C'est un garçon intelligent, il est réfléchi et pourtant, il n'a pas reçu d'enseignement, il ne sait ni lire ni écrire.

Les deux autres sont plus âgés. Jean-Pierre a environ trente ans, il est le

cuisinier du capitaine. C'est un ami de Marc, ils se connaissent depuis quelques années et travaillent toujours sur les mêmes navires. Je crois que Marc le considère comme un frère aîné. J'aime beaucoup converser avec lui, il connaît énormément de choses, et il s'instruit dès qu'il le peut. Il sait lire, écrire et il parle correctement l'anglais, ce qui lui permet d'échanger régulièrement avec les autres membres de l'équipage. Il a appris au contact de gens érudits pour lesquels il a travaillé depuis son jeune âge (ses parents étaient employés de maison), qui lui ont communiqué cette envie et cette curiosité. Il s'intéresse à la vie politique européenne mais surtout à celle du Nouveau Monde. Dès qu'il est à terre, il achète plusieurs journaux, ce qui lui procure de la lecture sur le bateau. Je m'instruis à son contact.

Il descend souvent chercher de la nourriture au niveau inférieur. Ce sont essentiellement des moutons et agneaux vivants. Il est chargé de les abattre sur le pont, ce qui évite que le sang coule et pourrisse en cale. Même si nous avons de grandes fermes sur notre propriété, je dois dire que cette vision régulière d'animaux abattus devant nos yeux m'insupporte ! La viande encore fraîche et très peu cuite se retrouve dans nos assiettes. Cela me donne la nausée. Je n'en mange pas. Je crois d'ailleurs que je ne mangerai plus de mouton et d'agneau de ma vie ! Peut-être que cela me rappelle trop précisément nos brebis broutant dans nos pâturages. Je me rappelle avec nostalgie notre berger, Martin, que nous croisions souvent à la « Pierre », il avait toujours un petit mot gentil à nous adresser quand nous passions à cheval. Le plus étonnant est qu'il nous reconnaissait aux pas des chevaux, car comme nous le savons, son ouïe remplaçait ses yeux défaillants. L'as-tu revu ?

Pour en revenir à mes compagnons de voyage, il y a aussi Fernand, un homme qui paraît déjà très usé. Il a une quarantaine d'années, pas plus. Il s'occupe essentiellement du nettoyage, du pont, des cuisines, des niveaux supérieur et intermédiaire ; le niveau inférieur, où sont parqués les animaux et logés les familles pauvres n'est jamais lavé. Fernand nettoie le pont, après chaque abattage. Cela se résume le plus souvent à verser de l'eau de mer, parfois à broser le sol si des taches de sang sont incrustées.

L'eau douce est rare et payante, si l'on souhaite en obtenir pour se laver (car nous avons tous une ration journalière pour boire). J'ai appris que mon mari avait payé une jarre d'eau pour ma toilette pour une seule fois, prévue le jour de mon arrivée en Amérique. Je ne peux m'empêcher de penser qu'il a davantage favorisé son confort que le mien ! Et si cet homme était un malotru ? Tu vois ma chère cousine, des idées sombres traversent mon esprit...

Édouard a payé une seule autre toilette, sans doute n'avait-il pas les deniers pour faire plus. Celle-ci est prévue pour fin mai. En attendant, j'ai dû me résoudre à trouver une autre solution. Je me lave à l'eau de mer. Tous les jours, Fernand m'amène un seau d'eau qu'il vient de récupérer en pleine mer ; ainsi je peux me laver très sommairement, sans savon. Une odeur particulière que rend cette eau s'est incorporée dans ma robe, ce n'est pas très agréable mais je n'ai pas d'autre choix. J'essaie, malgré ces conditions de voyage, de garder le moral, ce n'est pas toujours facile.

Comme tu l'auras compris, à part ces quelques moments de discussion avec mes nouvelles connaissances, je me réfugie dans mes souvenirs pour supporter ce quotidien. Je pense aux bons moments que nous avons passés sur notre domaine. Qu'il me semble loin, le temps où nous enfourchions nos chevaux, traversions notre domaine au galop pour y retrouver nos amoureux ! Le visage de Jacques est toujours présent dans mon esprit. Je revois son sourire radieux, ses boucles dorées, ses épaules musclées. Je me rappelle aussi le jour de nos adieux, l'amour intense que nous avons fait à même le sol dans le pailher¹, sa colère quand il a su que je partais rejoindre un mari que je ne connaissais pas. Mais aussi son indignation quant au fait que nous ne pouvions nous unir à cause de notre différence sociale. Pour ma part, j'ai accepté cela comme une évidente obligation même si je l'aime encore comme tu le sais. Je commence à me dire aujourd'hui qu'il avait peut-être raison, nous aurions pu nous enfuir, nous marier envers et contre tous et être heureux...

Comme tu te maries dans quelques mois seulement, je suppose que tu dois continuer à voir son frère Alfred. J'en suis heureuse pour toi. Je sais que ton temps au domaine est compté car bientôt tu devras partir rejoindre ton mari mais